

Le clin d'œil de Pierre Murat

Comment interpréter le cinéma de Lee Chang-dong ?

Pierre Murat Publié le 12/10/2019.



Le cinéaste sud-coréen, remarqué à Cannes en 2018 pour son film “Burning”, fait l’objet d’un livre collectif paru ce mois-ci. Les auteurs se

penchent sur son parcours mais surtout sur les mécanismes de ses films, qui jouent constamment sur la ligne ténue entre perception et réel.

Le Sud-coréen Lee Chang-dong est l'un des plus grands cinéastes actuels. Si le jury du Festival de Cannes 2018 avait fait preuve d'un minimum de lucidité et de cinéphilie, il eût décerné la Palme d'or, non au joli *Une affaire de famille* de Hirokazu Kore-eda, mais à *Burning*, conte sombre et envoûtant aux pistes infinies et jamais résolues.

Ce film, le meilleur du cinéaste jusqu'à présent, est au cœur du livre qui vient de lui être consacré (1). Dès les premières lignes du chapitre intitulé « Le corps secret du cinéma », Jean-Philippe Cazier évoque un plan étrange : cette fumée sur une surface plane. D'où vient-elle ? Pourquoi est-elle là ?... « *Quelque chose doit être présent, mais n'est pas visible, n'est pas présent au sein de ce qui d'ordinaire montre, voire exhibe, à savoir l'image.* » Dès lors, l'ambiguïté plane, elle ne cessera d'entourer le spectateur, l'envelopper, le hanter, au-delà même d'un dénouement qui ne résout rien, sinon l'accessoire.

A chaque instant, les faits se dérobent, les personnages s'évaporent

En apparence, pourtant, les films de Lee Chang-dong (*Oasis* – 2002, *Secret Sunshine* – 2007, *Poetry* – 2010) reposent sur des scénarios extrêmement concrets. Particulièrement *Burning*, qui s'apparente à un polar classique, avec disparition, serres brûlées et possible serial killer que semble inventer au fur et à mesure un romancier débutant, dont on ne sait trop qui l'attire et l'intimide le plus : la victime ou le meurtrier. Mais, à chaque instant, les faits se dérobent, la vérité s'estompe, les personnages s'évaporent : ce sont « *des somnambules, des automates*, écrit Jean-Philippe Cazier, *happés dans une histoire qu'ils ne comprennent pas, ne perçoivent pas, qu'ils ne parviennent pas vraiment à penser.* » Encore moins à vivre...

La cosignataire du livre, Véronique Bergen, a trouvé le titre idéal pour le chapitre qu'elle signe : « Esthétique de la disparition ». Chez le cinéaste, « *la perception*, écrit-elle, *glisse sous l'embarquée de l'imagination*. » Une formule de Nietzsche lui semble définir parfaitement son œuvre : « *Il n'y a pas de fait, rien que des interprétations* ». Ce que confirme Lee Chang-dong : « *C'est une question religieuse et, en même temps, cinématographique. Comment le film peut-il transmettre ce qui est invisible au spectateur ? Et comment le visible peut-il être communiqué ?* » ... Et de préciser, à propos de cette perpétuelle distorsion de la durée qui caractérise ses films : « *Si on remonte le temps, autrement dit, si on inverse la cause et l'effet et si on regarde les éléments dont on connaît déjà la conséquence, on peut mieux sentir à quel point notre vie est marquée par l'ironie. Il paraît que les Grecs de l'Antiquité avaient deux notions du temps : d'un côté, le temps sécable en des unités égales, comme des secondes ou des minutes, et de l'autre, celui qu'on se remémore à l'approche de la mort et dont le poids et le sens peuvent paraître différents.* »



Dans une longue interview, signée Antoine Coppola, on en apprend beaucoup sur l'enfance et la famille du réalisateur : un père redouté, « *socialiste raté* » refusant de subvenir aux besoins des

siens. Une mère presque trop admirable. Et une sœur souffrant de paralysie cérébrale, dont on retrouve des traces dans *Oasis*. Il évoque ses débuts d'écrivain sous un régime militaire, mais aussi, parfois, lorsque la démocratie l'emporte (« *J'étais perdu dans cette reconversion de la société. J'ai détesté écrire.* ») Il parle de son bref mandat de ministre de la Culture, après l'élection mouvementée du Président Roh Moo-hyun, en 2003. Et s'étend sur ses démêlés actuels avec les producteurs : « *Dans Burning, Jung-su, le personnage principal, déclare à Ben que William Faulkner est son auteur favori et que son histoire ressemble à sa vie. Ben répond que cela est trop sérieux et "le sérieux n'est pas drôle". C'est exactement ce que disent les producteurs, les investisseurs et même les spectateurs à un réalisateur : "Vos films sont trop sérieux. Ce n'est pas drôle". Ils pensent que c'est vieillot, cette façon de se coltiner la réalité, le monde dans lequel on vit, d'aborder sérieusement notre existence. Ils considèrent qu'ignorer tout cela est cool, décontracté et élégant.* »

En dépit de quelques tics dont souffrent, souvent, les universitaires (faut-il jargonner pour en être un ?), le livre étonne et passionne.

(1) Lee Chang-dong, par Véronique Bergen, Jean-Philippe Cazier, Antoine Coppola. (Ed. DisVoir – 128 pages – 35 euros)

Une rencontre avec l'éditrice, Danièle Rivière, et l'un des auteurs, aura lieu le samedi 2 novembre à 18 h 30, à la Librairie Flammarion du centre Pompidou, 19 rue Beaubourg – 75 004 Paris.

Le DVD de *Burning* est édité chez Diaphana Edition Vidéo.